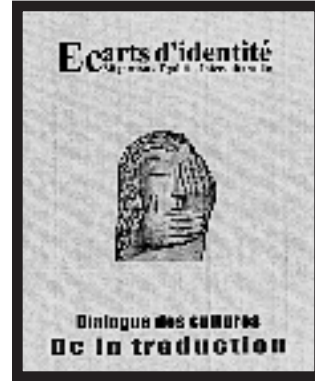


Dialogue des cultures De la traduction

SOMMAIRE

► Editorial	1
Abdellatif CHAOUITE	
► Politique de la traduction	
Rada IVECOVIC	4
► La traduction comme engagement	
Elisabeth LAVAUT-OLLEON	7
► Les maîtres cachés de l'interculturel	
Abdellatif CHAOUITE	16
► De la fonction et de l'usage de la langue	
Blandine BRYUERE,	
Louisa MOUSSAOUI	23
► Frontières de la traduction	
Annie BRISSET	30
► L'éthique de l'interprète en milieu social	
Asuman PLOUHINEC	38
► L'interprète et la traduction en milieu social	
Stephan BACKES	42
► Traduire en justice, traduire en droit	
Zouahair ABOUDAHAB	48
► Du « comme un » républicain au commun démocratique	
Abdelkader BELBAHRI	53
► Ne pas pouvoir vraiment «être avec», Ne pas pouvoir «co-naître»	
Mohamed BENRABAH	58
► Esperanto ? Eldorado ?	
Daniel PELLIGRA	65



► Tradition/Traduction/Trahison, Le cas de Zoli, poétesse tzigane	
Marie VIROLLE	68
► Pour un interculturel en devenir	
Fred DERVIN	76
► L'écrivain comme truchement Ecriture et engagement	
Redouane ABOUDAHAB	83
► Une lecture allemande d'Assia Djebar	
Nassima BOUGHERARA	95

► Hors Dossier Transmissions et Parentalité CCAS, Arlequin, Grenoble	102
--	-----

► Fiches de lecture	115
► Revue des revues	126

Photographies de ce numéro

Fériel BOUABIDA & Hamid DEBARRAH

►Fériel BOUABIDA



Depuis 1996, la revue *Algérie Littérature / Action* (www.algerie-litterature.com) fait connaître les écrivains algériens ou d'origine algérienne, par des textes littéraires inédits, des portraits d'auteurs des études, des entretiens, etc. Mais elle consacre aussi, dans chaque numéro — à ce jour 125 ont été publiés —, un dossier à un(e) plasticien(ne). Cette revue amie a bien voulu nous confier quelques éléments de l'une de ces dernières issues, dont la partie « arts plastiques » était consacrée à une femme sculpteur : Fériel Bouabida.

Fériel Bouabida est née en 1968, à Béjaïa, en Algérie. Après des études en Archéologie et Histoire de l'Art qui aboutissent à un mémoire sur les gravures et peintures rupestres du Tassili des Ajjers (Sahara Central), elle travaille comme journaliste culturelle. Elle est responsable de la rubrique « Culture » du quotidien algérien *Le Matin* jusqu'en janvier 1994, année où elle quitte le pays pour s'installer en France. Elle y exercera le métier de relectrice dans la presse et l'édition et s'inscrira aux cours de plusieurs ateliers de sculpture.

Elle préfère le contact de la terre, car « c'est la matière dont sont faits les rêves, la plus authentiquement créatrice ». Elle travaille les terres à faïence, à la masse, par addition ou retrait. Après cuisson les pièces sont peintes avec des pigments minéraux et des ocres. Elle utilise autant les techniques de coloration anciennes (oxydes liés à la cire d'abeille, à la gomme laque) que des matières nouvelles (acryliques, résines). Sa démarche artistique se situe à mi-chemin entre la figuration — urgence dictée par sa volonté d'exprimer le réel et de marquer un engagement dans l'art — et l'abstraction. Une partie de son travail est fondé sur la figuration féminine : figuration critique, marquée par un expressionnisme qui donne à voir la détresse féminine mais aussi sa soif de liberté. ■

Marie Virolle

►Hamid DEBARRAH



Hamid Debarrah est né en 1954 à El-Asnam (Algérie). Il est l'auteur de différentes expositions. Ses photos ont accompagné plusieurs ouvrages de grande facture. Il collabore également avec la presse (*Libération*, *La Croix*...).

Hamid Debarrah se joue de la nature morte. Il procède de la résurrection de tous ces objets usinés qui effacent le procès de leur création, et partant de leur fonction. Ses photos procèdent de l'oral. Témoins la voracité des ustensiles de cuisine qu'il dénude jusqu'au grain. On ne mange pas dans les assiettes de Hamid. Que dire de cette assiette visiblement repue qui porte allongé sur ses bords une sardine réduite à ses arêtes ? Oui, elle s'est offerte le poisson ! La dentelle est vénéneuse, ses mailles arborent des araignées carnivores. L'écumoir est une main au henné qui n'attend qu'à s'abattre sur notre bouche écumeuse. Gare à la fibule truffée de judas, la boucle qui la surmonte appelle la potence. Le pilon ne pile pas, il surveille le mortier qu'il ne reçoive des épices. Ici les plats reçoivent la lune vengeresse décrochée par la sorcière, et surtout ne mangent pas le couscous qui s'y roule.

Quand Hamid Debarrah s'attelle au portrait, c'est pour le creux de la ride qui désillusionne la jeunesse, ou le flou fuyant des traits, sans identité rassurante.

Si les objets sont libérés de leur mort, les portraits sont capturés. Faut qu'ils parlent. Mais ils n'ont rien à nous dire si ce n'est leurs négatifs, une humanité trahie, un exil foutu, un avenir squelettique.

Conseil : ne vous approchez pas trop des photos de hamid Debarrah, des objets s'y détachent comme des langues de caméléon. Et il n'y a pas d'insectes heureux ! ■

A.O.